

PETER SELLERS *présente...*
LES PRIX ARTHUR-ELLIS -1

DOUZE NOUVELLES POLICIÈRES,
NOIRES ET MYSTÉRIEUSES (1988-1999)



Extrait de la publication
ALIRE

LES PRIX ARTHUR-ELLIS -1
DOUZE NOUVELLES POLICIÈRES,
NOIRES ET MYSTÉRIEUSES
(1988-1999)

**LES PRIX
ARTHUR-ELLIS -1
DOUZE NOUVELLES POLICIÈRES,
NOIRES ET MYSTÉRIEUSES
(1988-1999)**

Une anthologie présentée par
PETER SELLERS

et traduite de l'anglais par
ÉLISABETH VONARBURG



Illustration de couverture: BERNARD DUCHESNE

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone: 450-640-1237
Télécopieur: 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél.: 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur: 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél.: 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet: www.interforum.fr
Courriel: cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone: 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur: 41 (0) 26 460 80 68
Internet: www.interforumsuisse.ch
Courriel: office@interforumsuisse.ch
Distributeur: OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél.: 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur: 41 (0) 26 467 55 66
Internet: www.olf.ch
Courriel: information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum Benelux S.A.

Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve
Tél.: 00 32 10 42 03 20
Télécopieur: 00 32 10 41 20 24
Internet: www.interforum.be
Courriel: info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél.: 418-835-4441 Fax: 418-838-4443
Courriel: info@alire.com
Internet: www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour leurs activités d'édition. Nous remercions également le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS

1^{er} dépôt légal: 1^{er} trimestre 2003
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 1999 Peter Sellers

© 2003 ÉDITIONS ALIRE INC. POUR LA TRADUCTION

10 9 8 7 6 5 4^e MILLE

Extrait de la publication

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction au premier volume</i>	
Peter Sellers	1
1. <i>À la recherche d'un homme honnête</i>	
Eric Wright	5
2. <i>L'Assassin dans la maison</i>	
Jas R. Petrin	17
3. <i>Humbug</i>	
Josef Skvorecky	51
4. <i>Innocence</i>	
Peter Robinson	93
5. <i>Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras</i>	
Eric Wright	125
6. <i>Piège à hommes</i>	
Nancy Kilpatrick	141
7. <i>Comme dans le temps</i>	
Robert J. Sawyer	163
8. <i>Le Bateau de minuit pour Palerme</i>	
Rosemary Aubert	181
9. <i>L'Armure de coton</i>	
Mary Jane Maffini	197
10. <i>Course à la mort</i>	
Richard K. Bercuson	219
11. <i>Les Mauvaises Herbes de la veuve</i>	
Sue Pike	233
12. <i>La Dernière Manche</i>	
Scott Mackay	247
<i>À propos des auteurs</i>	277

INTRODUCTION

Les lauréats du prix Arthur-Ellis

Volume 1

Il fut un temps où l'on accordait de l'importance à la nouvelle policière. Non seulement était-ce la forme littéraire où le genre s'était édifié en établissant ses traditions les plus chères, mais c'était également le format dans lequel nombre des plus grands auteurs (en Amérique, certainement), s'étaient fait les dents. Raymond Chandler, Dashiell Hammett, William Irish et d'innombrables autres auteurs étaient des incontournables dans les pages des magazines à bon marché. Et puis... ce fut pratiquement l'oubli total.

Les marchés ont disparu, éclipsés par la télévision, l'explosion des romans en format de poche et le déclin de la fiction dans les quotidiens. Les auteurs sont passés à des œuvres plus longues – des inédits tape-à-l'œil en format poche ou les collections Mystère grand format des principaux éditeurs – et les nouvelles ont été reléguées au fond de l'autobus.

Pour avoir une bonne idée de l'importance passée de la fiction policière, on doit souligner que l'American Crime Writers Association a commencé à décerner son prestigieux prix Edgar Allan Poe de la Meilleure Nouvelle en 1951 – trois ans avant la première attribution de l'Edgar du Meilleur Roman.

Lorsque le premier prix Arthur-Ellis de la Nouvelle a été annoncé en 1988 (une bonne décennie avant l'institution d'un prix similaire par la British Crime Writers Association), David Skene-Melvin, l'administrateur de longue date de la Canadian Crime Writers Association, a passé un temps considérable à écumer les magazines et les collectifs, à la recherche de fictions éligibles, puis à contacter auteurs et éditeurs pour les encourager à soumettre des textes pour le prix.

Pour parler franc, l'établissement d'un Arthur de la Meilleure Nouvelle aurait dû avoir lieu bien plus tôt. À ce stade, depuis un siècle, la fiction policière la plus remarquable et la plus estimée s'était toujours présentée en format court. Depuis l'époque victorienne jusqu'à l'âge d'or des *pulps*, des auteurs comme Grant Allan (de Wolf Island, sur le Saint-Laurent, près de Kingston, en Ontario), Robert Barr, Harvey O'Higgins, Frank L. Packard et Vincent Starett, parmi bien d'autres, avaient créé un vaste corpus de fiction policière canadienne et une panoplie de protagonistes mémorables : Jimmy Dale (également connu sous le pseudonyme « Le Phoque Gris »), Eugene Valmont, Sherlaw Kombs, Barney Cook, Jimmie Lavender et le fameux colonel Clay¹.

À partir des années soixante, et jusqu'à ce jour, James Powell et William Bankier ont ajouté leur voix canadienne bien reconnaissable – criant parfois dans le désert – dans les pages du *Ellery Queen Mystery Magazine* et du *Alfred Hitchcock Mystery Magazine*.

1 Pour en savoir davantage sur ces auteurs et leurs créations, comme sur les centaines d'autres écrivains canadiens de policier, voyez le livre très complet de David Skene-Melvin, *Canadian Crime Fiction: An Annotated Comprehensive Bibliography*, publié par The Battered Silicon Dispatch Box, Shelburne, Ontario, 1996.

La première année du prix, il y avait davantage comme motivation que la charmante et caractéristique statuette du Ellis. Comme de nombreux enquêteurs littéraires célèbres (en particulier Sherlock Holmes et le commissaire Maigret), et plusieurs auteurs distingués comme Georges Simenon, Raymond Chandler et John D. MacDonald étaient des fumeurs de pipe bien connus, la compagnie hollandaise Douwe-Egberts avait commandité le prix. Alors intitulé prix Amphora, il offrait 100 \$ à chaque finaliste de la catégorie Nouvelle et un grand prix de 1500 \$ au gagnant.

À n'importe quelle époque, 1500 \$ auraient été un bon cachet pour une nouvelle. Mais en 1988, alors que les marchés étaient lamentablement limités et que l'argent qu'on pouvait gagner était au mieux dérisoire, c'était un beau prix. Comme on le sait, Eric Wright a remporté le prix pour sa nouvelle « À la recherche d'un homme honnête » : le prix Ellis de la Meilleure Nouvelle avait démarré sur les chapeaux des roues.

Les circonstances ont voulu que, après une seule année, les limites gouvernementales imposées à la publicité pour le tabac ont mis fin au prix Amphora. On a trouvé un autre commanditaire, à une autre occasion, chez les Stylos Parker. Conan Doyle utilisait un stylo à encre Parker pour rédiger nombre de ses histoires de Holmes ; en 1990, chaque finaliste a donc reçu un stylo de cette marque, avec un modèle spécial et haut de gamme allant au lauréat, Josef Skvorecky, pour sa nouvelle « Humbug ».

Dans la décennie suivante, même en l'absence de commanditaires, plusieurs auteurs canadiens de policier parmi les plus éminents ont remporté l'Arthur de la Nouvelle, parmi lesquels Peter Robinson (à deux reprises), Eric Wright (pour la deuxième fois), Robert J. Sawyer et James Powell. La plupart de ces

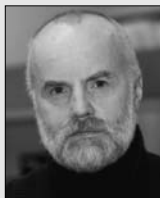
auteurs se retrouvent dans le présent volume, et les autres dans le volume qui suivra.

Aujourd'hui, l'Arthur de la Meilleure Nouvelle attire plus de soumissions que n'importe laquelle des autres catégories. Le nombre des marchés est en croissance. La qualité est d'un niveau toujours élevé. Et les histoires sont riches et variées, tout comme les styles des auteurs.

Inutile de dire que messieurs Packard, O'Higgins, Starrett, Barr et Allan en seraient fort heureux et remplis d'une juste fierté.

Peter SELLERS

Peter Sellers est né en 1956 à Toronto. Nouvelliste de talent, il a publié des textes dans les plus prestigieuses revues anglo-saxonnes. Mais Sellers est aussi un anthologiste de renom (il a plus d'une douzaine de collectifs et d'anthologies à son actif) qui a reçu en 1992 le prix Derrick-Murdoch pour la création de sa célèbre série d'anthologies *Cold Blood*, un modèle du genre dans le monde anglo-saxon. Peter Sellers a été deux fois président de l'association des *Crime Writers of Canada*.



Scott Chalmers

Prix Arthur-Ellis 1988

**À LA RECHERCHE
D'UN HOMME HONNÊTE**

ERIC WRIGHT

Lorsque l'épouse de Fred Dawson lui proposa une semaine au soleil avant que l'hiver canadien ne s'installe, il acquiesça immédiatement, ce qui la surprit. Dawson avait toujours eu des réticences à passer ses vacances à ne rien faire. Il aimait voyager, il prenait plaisir à s'asseoir dans des cafés, à l'étranger, à bavarder avec des inconnus, à emprunter des traversiers – mais s'étaler sur une plage en essayant d'éviter un cancer de la peau, entouré de femmes de son âge (cinquante-sept ans), avec un protecteur sur le nez, c'était pour lui à la fois ennuyeux et dépourvu de dignité. Cette fois, cependant, il accepta, à condition que leur destination ne soit pas une plage fortement gardée pour être protégée des indigènes miséreux. Et il accepta à condition de choisir lui-même l'île où ils se rendraient.

Car Dawson avait un projet secret. Des vacances dans les Caraïbes seraient pour lui l'occasion de satisfaire un rêve qu'il nourrissait depuis vingt ans. À son âge, il s'était fait à l'idée d'abandonner la plupart de ses ambitions premières ; il admettait qu'il n'essaierait jamais de faire du parachutisme en chute libre ni de la course à cheval, ne danserait pas en tout abandon

dans une discothèque et ne ferait pas l'amour dans une douche. Mais s'il choisissait la bonne île, il pourrait enfin visiter un casino.

Dawson était un joueur, modeste mais résolu, qui vivait à Toronto, où les possibilités de jeu sont fort limitées. Il visitait à l'occasion les deux pistes de course, mais sa famille et d'autres intérêts se disputaient son temps pendant les fins de semaine, et il n'était pas dépendant au point d'être prêt à bouleverser son existence pour un pari. Un homme qui a "besoin" d'un verre avant le souper est un alcoolique, nous disent les sociologues, et, selon ce critère, Dawson aurait dû être membre des Joueurs Anonymes. Un petit pari de temps à autre était nécessaire à son bonheur. Les paris mutuels auraient été l'idéal : une demi-heure pour analyser les partants de la course du matin, un appel téléphonique au guichet de paris pendant l'heure du déjeuner et, le lendemain, l'excitation d'ouvrir le journal pour vérifier les résultats. Mais les politiciens ontariens redoutent les paris mutuels et les circonviennent par une prolifération de loteries gouvernementales. Dawson achetait des tickets pour toutes les loteries existantes, et il jouait au poker tous les vendredis avec un groupe de comptables et de courtiers en douanes, où la mise maximale était d'un dollar, et de cinq pour la main finale. Dawson ne se désolait pas. Il pouvait satisfaire ses besoins, plus ou moins, et il se méfiait de sa capacité à se contrôler si jamais Toronto devenait l'Atlantic City du Canada. Mais il désirait vraiment aller visiter un casino avant de devenir trop vieux pour voyager, sans pour autant y mettre la somme nécessaire pour se rendre à Vegas, où se trouvaient les gros joueurs. Une semaine, pensait-il, c'était probablement assez long pour examiner les lieux, trouver le casino, approcher l'idée dans la conversation pendant quelques

jours puis faire le plongeon, sans doute le vendredi, juste avant de repartir.

Il passa une après-midi presque entière dans une agence de voyages où il eut le temps de lire tous les dépliants publicitaires, et il arrêta finalement son choix sur trois îles, dont on mentionnait chaque fois les casinos. Il soupçonnait qu'il existait d'autres endroits de ce genre, mais aucun des prospectus ne s'attardait beaucoup sur la possibilité d'avoir accès au jeu ; il en déduisit que les casinos devaient être comme la vie nocturne accessible dans la Cuba d'avant Castro : tous les intéressés étaient au courant et les stations balnéaires pouvaient en toute sécurité compter sur le bouche à oreille. Aussi souleva-t-il le sujet avec son groupe de poker du vendredi soir, comme si de rien n'était, et en reçut comme prévu une confirmation solide qu'il transmit à sa femme sans lui dire d'où elle venait. Il mentionna cependant, comme après coup, qu'il aimerait faire une petite visite d'une heure dans un casino, et son épouse haussa les épaules avec assez de bonne humeur. Le goût de Dawson pour le jeu avait été l'un des loisirs les plus insignifiants de la famille, ni plus coûteux ni plus dévoreur de temps que s'il avait participé à un quartette à cordes amateur, et, sauf les quelques fois où elle oubliait de garder libres ses vendredis, elle n'y pensait pratiquement pas. Aller en vacances lui suffisait. Pour sa part, Dawson était aussi excité que vingt ans plus tôt, lorsqu'il avait visité une piste de course anglaise et appris à parier avec les bookmakers.

Ils arrivèrent un samedi et passèrent la fin de semaine à s'installer dans leur chambre et sur la plage. Dawson était plus sociable qu'à son habitude – il espérait qu'en bavardant avec les autres vacanciers de l'hôtel il pourrait en rencontrer un qui connaîtrait l'étiquette en vigueur au casino. (Exigeait-on une

cravate, comme à Monte-Carlo ? Fallait-il surveiller son portefeuille ? L'entrée était-elle payante ?) Le dimanche matin, il engagea la conversation avec un aimable fabricant de segments de pistons de Wellington, en Caroline du Nord, lequel aborda le sujet de lui-même. Il revenait justement du casino après y avoir laissé "une couple de billets de cent" ; Dawson en obtint la plupart des renseignements désirés. Il ne pouvait dissimuler assez son intérêt, ou son innocence, pour tromper le fabricant, lequel reconnut un compagnon de dépendance et offrit de l'emmener avec lui la nuit suivante pour lui montrer tous les trucs. Dawson déclina : lundi, c'était trop tôt, cela impliquait pour lui, si tout allait bien, le risque d'y retourner le mardi et chaque soir de leur séjour. Et puis, il désirait s'y rendre seul, comme il allait aux courses, car il ne voulait discuter de ses paris avec quiconque ; il s'en tint donc à son intention d'y aller le vendredi, la soirée qui précéderait leur départ. Il le dit à sa femme afin qu'elle n'organise aucune activité avec les autres clients de l'hôtel. Vendredi, ils en convinrent, ce serait sa soirée à lui.

Quand arriva le vendredi, Dawson avait pris toutes ses décisions. Des enjeux minimes, évidemment, et seulement le vingt-et-un et les machines à sous. Il escomptait perdre deux cents dollars (s'il gagnait cette somme, il arrêterait), mais, au cas où, il avait dans sa chaussette deux autres billets de cent dollars, maintenus en place par un élastique. Il laissa son portefeuille et ses cartes de crédit dans leur chambre : le pire qui pourrait lui arriver, ce serait de se faire voler ses deux cents dollars par un pickpocket, et il pouvait se le permettre. Il avait organisé de la même façon sa seule et unique visite à une prostituée, à Paris, trente ans plus tôt, évaluant ce qu'elle chargerait, doublant la somme au cas où, puis plaçant une somme

équivalente dans sa chaussure pour éviter d'avoir à marchander. Il avait sous-estimé le prix, à l'époque, mais s'en était quand même tiré sans avoir eu à ôter ses chaussures. Cette fois-ci, il ajouta dix dollars pour le taxi et se rendit enfin dans le hall de l'hôtel. Le reste fut facile. Il y avait une rangée de voitures devant la porte, toutes se rendaient au casino et Dawson partagea la course avec trois autres clients.

Au premier abord, le casino le laissa frappé de stupeur. Sur la façade, l'éclairage était d'une intensité intimidante, mais Dawson se laissa entraîner à l'intérieur par le flot continu des joueurs qui ne cessaient d'arriver et retrouva son souffle une fois les portes franchies. La scène qui s'offrait à lui dépassait tout ce qu'il avait imaginé. Des centaines de bandits manchots, littéralement des centaines, en rangées étincelantes, tel un supermarché géant, brillant de tous leurs feux et crachant leurs pièces de monnaie; des douzaines de tables de vingt-et-un, et au moins quatre tables de roulette. Et dans un coin, séparé de la foule par une balustre, un groupe de joueurs de baccarat absorbés dans l'ultime pureté de leur quête.

Quand il se fut habitué au brouhaha, Dawson se mit à faire le tour de la salle, l'œil aux aguets. Il fut atterré et excité par le minimum de 25 dollars réclamé aux premières tables de vingt-et-un qui se présentèrent – une série de coups malchanceux le lessiverait en cinq minutes –, mais le seul fait d'observer lui apportait presque l'essentiel de ce qu'il était venu chercher; il repoussa à quatre cents dollars la limite de ce qu'il se permettrait de perdre – tout ce qu'il avait sur lui. Cela en vaudrait la chandelle! Puis il trouva une table de vingt-et-un où la mise limite était de cinq dollars et s'assit pour jouer.

En cinq minutes, il avait perdu cinquante dollars et il joua deux tours en automatique tout en calculant

comment maximiser son plaisir. Perdre était à peine moins excitant que gagner, mais il ne voulait pas s'épuiser trop vite. S'il continuait ainsi, il ne durerait qu'une demi-heure environ, et maintenant il avait envie de rester au moins jusqu'à minuit. Il y avait encore les machines à sous à essayer, et peut-être un petit tour à la table de roulette, après tout. Déjà, regarder n'était plus assez satisfaisant. Après avoir dit adieu à ses quatre cent dollars, pour se débarrasser de ses émotions, il se permit de jouer mentalement avec la possibilité que cette nuit fût sa nuit, qu'il ferait un gros coup. Si cela n'arrivait pas, aucune importance ; mais si cela arrivait, ce serait génial !

Tandis qu'il mettait ainsi ses idées au clair, sa chance tourna et, dix minutes plus tard, il avait regagné ses cinquante dollars, et gagné soixante-quinze dollars de plus. Il passa à une table où la mise minimum était de vingt-cinq dollars, en perdit cinquante sur la première main et fit une pause, avec une avance de vingt-cinq dollars, pour se calmer un peu. Il avait besoin d'un verre, mais ne savait trop comment s'en procurer un. Des serveuses apparaissaient à intervalles réguliers pour prendre des commandes ; de l'argent changeait de main, mais pas toujours, et il ne pouvait dire si les boissons étaient gratuites et si les billets déposés sur les plateaux étaient des pourboires, ou si certains joueurs avaient une ardoise. Aussi quitta-t-il la table pour se diriger vers l'un des bars. Il acheta un rouleau de dollars en argent et nourrit quelques machines à sous en chemin, mais sans rien gagner. Quand il se retrouva assis au bar avec un verre devant lui, il n'avait plus que sept dollars d'avance. Ça, c'est la vie ! pensa-t-il. Mais l'excitation de se trouver à l'intérieur d'un casino était retombée, remplacée par le désir de faire le gros coup.

Prix Arthur-Ellis 1993

PIÈGE À HOMMES

NANCY KILPATRICK

« Les femmes ne comprennent rien aux pièges à hommes », déclara Johnson. Il arborait l'expression amère d'un ex-flic, ce qui me rappela mon ex-mari. Sans attendre ma réplique, il s'éloigna en boitant. Je le suivis à travers le Niveau 1 du Musée d'histoire naturelle.

Je venais juste de trouver enfin une réplique vigoureuse quand Johnson, un grand homme à l'allure gracieuse malgré sa mauvaise jambe, se retourna vers moi : « Ça fait longtemps que vous êtes dans la sécurité, Margaret ?

— C'est Maggie, et j'ai travaillé à temps partiel dans un condo pendant un an. »

Il renifla, un vieux cheval de bataille peu disposé à approuver la présence de juments sur le champ de bataille. « Z'allez rencontrer Bill Warren bientôt. Z'aurez été prévenue. Faites-lui ce qu'il vous fera avant qu'il ne vous le fasse.

— Pardon ? »

Mais il m'ignora pour se diriger vers les battants de la porte du mur sud. C'était la même double porte que dans une douzaine d'autres zones "Interdit au public" à travers tout le musée.

« N'a jamais arrêté Monsieur Tout-le-monde, ça, maugréa-t-il en appuyant sur la barre de sécurité. Une fois qu'on est passé, elles se referment automatiquement. Le Porte-clés, c'est moi aujourd'hui, a les clés. » Il me secoua dans la figure un anneau rassemblant une douzaine de clés, puis se détourna pour descendre les marches en boitillant.

« On va où ? ai-je dit en désignant l'escalier du menton.

— Niveau 2, Invertébrés. Niveau 3, Homme préhistorique. Au-dessus de tout le monde, les patrons. » Il déverrouilla les portes du Niveau B-1. Elles s'ouvrirent sur une vaste galerie déserte mais pleine de mannequins portant des costumes traditionnels d'Amérindiens, arrangés dans des postures "réalistes". J'ai examiné la salle, en jetant des coups d'œil à des couteaux de chasse à manche d'os, des arcs et des flèches, des lances et des tomahawks, toutes des armes dangereuses entre de mauvaises mains. Après la galerie, il y avait un couloir que j'ai reconnu : il menait à la salle de contrôle et au bureau du superviseur, par où j'étais arrivée.

J'ai suivi Johnson dans l'escalier et le long des deux autres volées de marches. À mesure que nous descendions, l'air devenait considérablement plus chaud.

« Niveau 1 nord, à vous », dit la voix sensuelle d'Anne MacIntosh s'élevant de mon walkie-talkie, pleine de parasites.

« Je vous écoute.

— Au lieu de faire votre pause à 11 h 30, continuez directement jusqu'au Niveau 2 nord. Compris ?

— Oui.

— Z'avez fait ça comme une pro », commenta Johnson.

J'ai replacé l'appareil dans son étui, que je portais en bandoulière. «J'ai des talents pour l'électronique.»

Il vérifia sa montre: «Onze heures onze. Allons-y.»

Après avoir traversé les portes du dernier niveau, nous sommes entrés dans un long et large corridor de béton gris, où résonnait faiblement l'écho de nos pas et de la respiration un peu sifflante de Johnson. L'air était plus chaud et plus raréfié. Nous avons continué jusqu'à un embranchement.

«Piège à hommes 14 à droite.» Johnson, essoufflé mais essayant de le dissimuler, désignait le tunnel le mieux éclairé. «Par là.» Il se remit à boiter le long du tunnel plongé dans la pénombre. «Ça va vers P-15. Les deux débouchent du côté sud du bâtiment.»

Le tunnel d'incendie s'incurvait en devenant plus étroit. Tandis que je me fiais aveuglément à mon guide, le mauvais éclairage et la chaleur humide me rendaient claustrophobe. Je n'avais plus eu de phobies depuis mon divorce. C'était peut-être de me retrouver seule dans un espace restreint avec un mâle épais.

«Ne venez pas là toute seule», m'avertit-il d'une voix grognonne, comme si je m'étais mis dans la tête de le faire. «Les tunnels sont longs. Pourrait y avoir un maniaque avec une hache. Et puis, si vous êtes coincée, ça pourrait prendre un moment avant qu'on vous trouve. Si vous n'avez pas les clés, vous ne pouvez pas sortir. C'est arrivé une fois. Un nouveau gardien, s'était retrouvé là par erreur. Le temps qu'on le trouve, il hurlait.»

Il me regardait comme un conteur d'histoires de fantômes qui vient d'asséner sa phrase la plus épeurante.

J'ai agité ma radio d'un air rebelle.

Il a encore reniflé: «L'appel que vous avez reçu, c'était dans l'escalier. C'est différent dans un tunnel.

Avec des batteries faibles, on ne peut pas transmettre.»

Finalement, nous sommes arrivés au bout du tunnel, devant une autre porte à double battant.

« Voilà P-15. Là, y a un peu d'espace et une porte menant à la rue. Si on ouvre ces portes-ci, celle de la rue se verrouille automatiquement. Une alarme se déclenche au Contrôle, qui verrouille aussi automatiquement les premières portes. Quiconque se trouve ici est coincé.

— Comment on sort ?

— Pour un véritable incendie, le Contrôle peut déverrouiller toutes les portes. Sinon, ils envoient le Porte-clés pour vérifier l'infraction.

— Mais si une alarme se déclenche chaque fois qu'on ouvre une porte de cage d'escalier, le Contrôle serait au courant de n'importe quelle infraction bien avant que l'intrus ne se rende jusqu'ici.

— Si les alarmes se déclenchent. Le problème, c'est que tous les escaliers et les pièges à hommes se trouvent sur le même panneau d'alerte. S'il y a deux alarmes qui se déclenchent en même temps, elles peuvent toutes les deux ne pas être signalées. Il y a des surcharges tout le temps, parce que les portes sont tout le temps ouvertes. C'est ça, l'électronique. Donnez-moi du personnel à la place, n'importe quand.»

Johnson appela le Contrôle pour avoir la permission d'entrer dans P-15. Une voix lointaine dit "Roger" dans la radio.

J'ai poussé la barre, mais la porte ne s'est ouverte que de quelques centimètres. Un cadavre la bloquait.



À PROPOS DES AUTEURS



Rosemary Aubert est l'auteure de la série « Ellis Portal », quatre romans policiers qui ont reçu d'excellentes critiques à travers l'Amérique du nord. Le premier de la série, *Free Reign*, a été l'un des finalistes du prix Arthur-Ellis en 1999, dans la catégorie « Meilleur premier roman ». Rosemary Aubert a aussi à son actif cinq romans d'amour, de la poésie et plusieurs articles. Criminologue de formation, elle a donné des séances d'information et produit des vidéos entre autres pour les Services pénitentiaires canadiens. « Le Bateau de minuit pour Palerme » était son premier texte publié de fiction policière.

Richard Bercuson est enseignant et vit à Ottawa. Il a publié de nombreuses nouvelles, incluant « Course à la mort », dans le magazine *Storyteller*. Journaliste sportif, il a contribué à de nombreux magazines — des articles sur le hockey et l'entraînement sportif — tout en écrivant pour le *Ottawa Citizen* et plusieurs journaux hebdomadaires.



Nancy Kilpatrick est d'abord connue comme excellente auteure de textes d'horreur ou de fantastique gothique. Elle a publié dans ce genre des dizaines de nouvelles, « novelisé » la comédie musicale *Dracula*, assumé la direction littéraire de plusieurs collectifs et publié plusieurs romans de vampires, incluant sa tétralogie du *Pouvoir du sang*. Sous le pseudonyme d'Amarantha Knight, elle a également publié une série de romans érotiques.

Scott Mackay est natif de Toronto, où il vit avec sa famille. Sa bibliographie est très variée puisqu'il est aussi à l'aise dans la science-fiction que dans le thriller, et elle comprend une douzaine de romans et plus de cinquante nouvelles. Son plus récent roman policier s'intitule *Angel of the Glade* (2010). Scott Mackay est membre de l'association des Crime Writers of Canada.





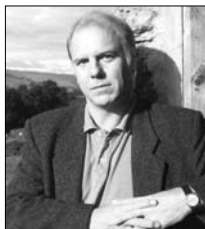
Mary Jane Maffini, une indomptable bibliothécaire, est l'ancienne copropriétaire de la librairie Prime Crime Mystery, à Ottawa. Ses nouvelles ont été publiées dans *Chatelaine*, *Ellery Queen's Mystery Magazine*, *Storyteller*. Elle a été présidente de l'association des Crime Writers of Canada et son dernier roman, quatrième de la série « Charlotte Adams », s'intitule *Closet Confidential* (2010).

Jas. B. Petrin vit à Winnipeg. Ses nouvelles ont paru dans *Alfred Hitchcock Mystery Magazine* (où a été publié « L'Assassin dans la maison ») et dans quelques collectifs de la série *Cold Blood*. Son œuvre, diverse, va de fascinants exercices de pur suspense à des récits humoristiques et fantaisistes, en passant par le macabre et le bizarre. Nous n'avons aucune photo de Jas. B. Petrin.



Sue Pike est née à Toronto mais elle vit à Ottawa. Membre de l'association des Crime Writers of Canada et du *Ladies' Killing Circle*, lequel se trouve basé à Ottawa, sa nouvelle lauréate du Arthur-Ellis est parue dans le second collectif du Cercle, *Cottage Country Killers*. « Les Mauvaises Herbes de la veuve » a été inspiré par le paysage sauvage, terrifiant et splendide qui entoure le chalet de l'auteure dans l'est de l'Ontario.

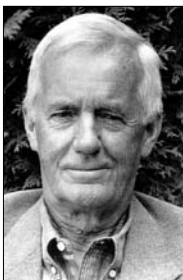
Peter Robinson, né en Angleterre dans le Yorkshire, vit à Toronto depuis de nombreuses années. Il est l'auteur de près d'une vingtaine de romans policiers ayant pour héros l'inspecteur Alan Banks. Ses ouvrages ont été traduits en douze langues. *In A Dry Season* (*Saison sèche*) a gagné le Grand Prix de la littérature policière en France et le prix Martin Beck en Suède. Son plus récent roman s'intitule *Bad Boy* (2010).





Le prix Arthur-Ellis de Robert J. Sawyer dans la catégorie nouvelle n'est qu'une récompense parmi les nombreuses autres que l'auteur a reçues ces dernières années au plan international. Ses œuvres de science-fiction ont été lauréates de prix majeurs au Japon, en France et en Espagne, sans compter le très convoité prix Nebula décerné par la Science Fiction Writers of America et le prix Hugo. Nombre de ces romans (tout comme sa présente nouvelle) tissent avec brio des éléments de mystère et d'enquête policière avec les éléments de SF.

Josef Skvorecky est une des figures littéraires les plus respectées au Canada anglais. Né en Tchécoslovaquie en 1924 et résident de Toronto pendant de nombreuses années, il a publié maints romans très bien accueillis, tel *Dvorak in Love* ou *The Engineer of Human Souls*, lauréat d'un prix du Gouverneur Général. Josef Skvorecky est le père du lieutenant-inspecteur Boruvka qui, dans une série de nouvelles, confère une profonde humanité à ses enquêtes qui se déroulent à Prague sous la domination communiste. Son roman policier le plus récent, *Two Murders in My Double Life*, a été publié en 1999.



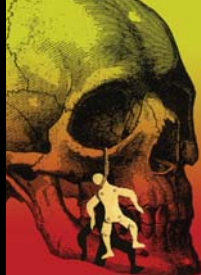
Eric Wright, l'un des auteurs de fiction policière les plus honorés au Canada, a été quatre fois lauréat du prix Arthur-Ellis. En 1984, il a gagné le tout premier prix avec le premier de ses onze romans mettant en scène Charlie Salter, *The Night the Gods Smiled (La Nuit de toutes les chances)*, et récidivé deux ans plus tard avec *Death in the Old Country (Une mort en Angleterre)*. Il a aussi remporté deux fois le prix dans la catégorie nouvelle. Outre les enquêtes de Charlie Salter, « le policier le plus sympathique de Toronto », Eric Wright a également mis en scène une détective, Lucy Trimple, et un autre policier de Toronto, Mel Pickett.

LES PRIX ARTHUR-ELLIS -1
est le soixante-douzième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en août 2010
pour le compte des éditions



Extrait de la publication



« UN *BEST OF* DES PLUS RESPECTABLES ET QUE L'AMATEUR PEUT ACHETER EN TOUTE CONFIANCE. »

Alibis

Que feriez-vous si vous saviez qu'il y a un cadavre dans le congélateur, mais que, parce que vous êtes une vieille dame acariâtre en fauteuil roulant, personne ne vous croit ?

Comment réagiriez-vous si, au casino, un individu vous proposait une façon sûre et infaillible de vous emparer du *jackpot* ?

Et comment prouveriez-vous votre innocence si, alors que vous n'avez aucun alibi sous la main, tous les indices s'accordaient pour faire de vous l'auteur du sordide assassinat d'une jeune fille ?

Depuis 1988, le jury du prix Arthur-Ellis détermine et récompense chaque année la meilleure nouvelle policière, noire ou mystérieuse publiée par un auteur canadien anglophone. Peter Sellers, ancien président de la *Canadian Crime Writers Association* et créateur de *Cold Blood*, la célèbre série d'anthologies policières canadiennes



8,90 € TTC

14,95 \$

logies policières canadiennes anglaises, a réuni les lauréats du siècle dernier dans ce premier tome qui ne peut qu'être gagnant!

Extrait de la publication